



OLIVIER ROHE

Compact, ressassant, le court premier roman d'Olivier Rohe interroge d'une manière noire mais non dénuée d'humour ce que recouvrent nos représentations de la mémoire et de l'origine, nos volontés d'oubli et de table rase. Assumant jusqu'au malaise ses propres filiations – l'ombre de Thomas Bernhard plane et conclut ce texte –, Olivier Rohe est une des révélations de cette rentrée.

OLIVIER ROHE
■ DÉFAUT D'ORIGINE
ALLIA
160 p., 6,10 €



Les éditions Allia publient peu de littérature française. Pourtant, leur petite collection nous a fait lire et découvrir, coup sur coup, Valérie Mréjen (*L'Agrume*), puis, l'an dernier, le *Rapport sur moi* de Grégoire Bouillier. En cette rentrée, elles publient le premier texte d'un auteur de trente ans, Olivier Rohe, qui, avec ce livre court mais dense qu'est *Défaut d'origine*, entre en littérature par la grande porte. Sans sexe éclaboussant ni action trépidante et romanesque, *Défaut d'origine* racole peu, mais tient fixement la route à double voie de son projet, mis en œuvre dans des pages compactes et sans alinéa : celui d'une voix qu'une phrase souvent ressassante fait plonger dans les eaux sombres d'une conscience qui interroge sa nature et ses origines. Une autre forme de rapport à soi, sur soi.

Défaut d'origine a pour unité de lieu un avion, et pour unité de temps la durée d'un voyage qui est un retour vers un pays quitté en guerre : le pays des années de formation, pays enfoui dans la mémoire depuis dix ans que le narrateur tente « d'étouffer dans l'œuf tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une résurgence, accidentelle ou pas, du passé ». *Défaut d'origine* est un voyage qui, dès la simple pression du décollage, ouvre le couvercle artificielle-

ment posé sur la mémoire et les origines du narrateur.

Il était une fois ce pays d'origine quitté il y a dix ans. Pays que l'on dit éloigné de notre Occident mais qui, par sa guerre quotidienne, fratricide, abjecte, peut évoquer quelques pays pas si éloignés du nôtre. Il était une fois de jeunes gens, leurs aspirations, leurs propos décalés, grandiloquents, romantiques mais aussi lucides et tranchants sur le cours et la nature des choses. Parmi eux, le narrateur et Roman, fréquentation charismatique, bavard impénitent. Tel un mauvais génie sortant d'une lampe d'expérience, la voix de Roman resurgit, prend place, parasite le cerveau du narrateur, en vient à occuper la majeure partie du texte. Un malaise : « Je dois avouer que plus je pensais à Roman moins bien je me portais, plus ses monologues défilaient en jet continu dans mon cerveau, moins j'entendais ma propre voix. » Commence alors un texte du ressassement, interrogeant mémoire, filiation, origine, individualité. Roman et le narrateur y sont plantés comme deux points d'interrogation dans la phrase muette de leur pays épris de points finaux, parenthèses à l'amnésie calculée, points de suspension aliénants.

Qui est ce Roman ? Est-il un personnage distinct du narrateur ? À quoi rime ce voyage ? Laisées en suspens, ces incertitudes font partie de la puissance d'attraction d'un court roman qui est aussi, comme le laisse entendre sa fin, une manière de payer une dette à d'illustres prédécesseurs — au premier rang desquels Thomas Bernhard. Bel hommage aux lectures qui nous constituent, *Défaut d'origine*, s'il ne peut s'affranchir de l'ombre pesante d'un maître, révèle une nouvelle voix de notre littérature.

Pierre Hild
(Lib. L'Arbre à lettres, Lille)

LU ET CONSEILLÉ PAR

É. MARTINI (LIB. AGORA, LA-ROCHE-SUR-YON), E. FAVRE (LIB. SAURAMPS, MONTPELLIER), J.-M. BRUNIER (LIB. LE CADRAN LUNAIRE, MÂCON), C. CHARLES (LIB. OMBRES BLANCHES, TOULOUSE)